

perdit follement son beurre et son lait; il s'afflige alors et a des regrets rétrospectifs, mais son repentir ne sert de rien. (Au contraire,) quand un homme croit fermement aux récompenses des vies futures, tout ce qu'il a de richesses, il l'emploie en charités; même quand son corps, comme la cruche, vient à se briser, la perte qu'il éprouve est sans importance, et il est comparable à cet homme qui, bien que sa jarre de lait se fût brisée, n'avait subi qu'une perte minime; son cœur reste tranquille et il n'a point lieu d'avoir des regrets rétrospectifs.

N<sup>o</sup> 186.

(*Trip.*, XIX, 7, p. 6 v<sup>o</sup>; cf. p. 13 v<sup>o</sup>.)

Il y avait autrefois cinq cents marchands qui étaient montés en bateau et étaient allés sur la mer pour chercher des denrées précieuses. Il arriva que le poisson *mo-kie* (makara) sortit la tête et, la gueule grande ouverte, voulut dévorer tous les êtres vivants; en ce jour, il y avait peu de vent et cependant le bateau filait comme une flèche. Le patron *sa-po* (sârthavâha) dit à l'équipage: « Le bateau file trop vite; il faut relâcher la voile et la descendre à fond. » Mais le bateau n'en alla que plus rapidement et on ne pouvait l'arrêter.

Le patron *sa-po* (sârthavâha) demanda à l'homme qui était sur le château d'avant: « Que voyez-vous? » « Je vois, (répondit-il), en haut deux soleils qui apparaissent; en bas est une montagne blanche; au milieu est une montagne noire<sup>1</sup>. » Le patron *sa-po* (sârthavâha) s'écria tout effrayé: « C'est là le poisson gigantesque; que faut-il faire? »

(1) Ce sont, apparemment, les deux yeux, les dents et la langue du monstre qui sont ainsi décrits par le matelot épouvanté.